

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 5

Artikel: Lausanne, le 3 février 1883
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187589>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépuiet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :
 La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

Lausanne, le 3 février 1883.

On n'entend de tous côtés que des conversations dont l'Armée du Salut fait les frais. Ces fameux soldats de la morale et de la religion se préparent à la conquête de notre vieille cité, dans le but d'en proscrire en bloc toutes les perversités. Après leur passage, nul pécheur ne foulera plus le pavé de nos rues et la Municipalité n'aura pour administrés que des êtres bien pensants.

L'Armée du Salut arrivera sans doute tambours ou trompettes en tête, car elle est organisée militairement ; elle a sa générale, ses capitaines, ses lieutenants, ses aumôniers, etc. Avant d'entreprendre l'invasion spirituelle de l'Irlande, il y a un an ou deux, une grande cérémonie a eu lieu à Londres, au quartier général, celle de la remise des drapeaux aux différents corps choisis pour l'expédition. Madame la générale Booth a parlé, dans un langage belliqueux, acclamé d'un vigoureux hurrah !

L'armée se compose de femmes de tous les âges, depuis la veuve vénérable s'appuyant sur un bâton, jusqu'à la jeune fille de quinze ans qui la soutient dans sa marche pénible. Les vieilles filles y abondent. Les hommes sont, pour la plupart, des officiers en retraite, qui, ayant parcouru le monde par terre et par mer toute leur vie durant, ont de la peine à rester tranquilles.

L'armée en expédition, marche toujours en prêchant et en priant, tout en suivant les routes solitaires des campagnes, comme à travers les rues les plus fréquentées des grandes villes. L'intervalle des chants est rempli par un coup de trompette soudain et sonore, et par un cri solennel : « Réveillez-vous, pécheurs, le Seigneur vous appelle ! »

Les armes dont les adeptes se servent dans la lutte, consistent surtout en conférences. Un Parisien qui a assisté à plusieurs de celles-ci, nous raconte comment se font les invitations. « Un matin, dit-il, dans la rue de Rivoli, un homme revêtu d'une espèce d'uniforme, me tendit un bulletin rouge. J'allais le jeter, lorsque le titre : « Armée du Salut, » me frappa. Il portait l'invitation suivante :

Venez entendre Mlle Catherine et les joyeux chanteurs. Tous les dimanches, lundis, etc., dans la Caserne du Salut, 187, quai Valmy. Soyez exact, — entrée gratuite.

J'avoue que Mlle Catherine et les joyeux chanteurs piquèrent ma curiosité, et je me rendis à l'assemblée du soir. A la porte se tenaient quelques soldats

de l'Armée, revêtus d'uniformes, sur le collet desquels brillaient les deux S argentés, qui signifient « Salut » et « Sainteté ». L'un de ces fonctionnaires me remit un billet semblable, à tous égards, aux correspondances délivrées par les omnibus, avec l'inscription suivante :

S. Correspondance avec les cieux tous les soirs, etc.

Et sur le revers :

Cette correspondance n'est garantie que dans les conditions qui se trouvent indiquées dans le Guide de l'Armée. Le correspondant ne perd jamais son droit, mais en tout temps est libre d'être en communication avec les cieux.

Sur une estrade, au fond de la salle, j'aperçus la générale miss Booth, entourée d'une quinzaine de soldats d'âges très divers, gesticulant, chantant, parlant tour à tour, et parfois tous à la fois. Les chants, très fréquents, sont entremêlés d'exclamations, d'Amen, d'Alléluias, de questions adressées par la générale aux fidèles, de confessions faites par ces derniers. Ce ne sont pas des chants d'église ; leur rythme accentué, leur allure entraînant, et surtout l'accompagnement bruyant des violons, des accordéons et des cornets à pistons, en font plutôt une marche guerrière.

Les petits speeches, les confessions des dernières recrues vont leur train. Hommes, femmes, jeunes, vieux, Français, Anglais, se succèdent pour proclamer la misère de leur vie passée et le bonheur qu'ils goûtent dans le présent. « J'ai mené une vie déplorable, s'écrie un ancien garçon d'hôtel, j'ai méprisé Dieu, j'ai jeté au feu les livres qui parlaient de lui, enfin, le 6 novembre dernier, j'ai trouvé le salut dans cette salle au quai Valmy. »

Suivent d'autres confessions semblables, puis vient un solo de Mlle Catherine, avec accompagnement de guitare. Elle répète une dizaine fois : *Le précieux sang de Jésus me blanchit comme la neige*. L'armée entière accompagne et le chant prend les proportions d'un crescendo formidable. Tout-à-coup, la générale interrompt par ces mots : « Est-ce bien vrai ce que vous chantez là ? » Et l'armée de répondre en chœur : « Oui, amen ! » Et l'assemblée de recommencer.

Puis il y a des soirées de grandes réjouissances, où l'on distribue des pommes, du café, du gâteau, qui fournissent matière à des discours. Une bonne maman demande, du haut de l'estrade, si le café préparé pour elle est bon. Sur la réponse affirmative de l'assemblée, elle s'écrie : « Gloire à Dieu ! »

Puis elle fait entrevoir après les tribulations de la terre, le grand café que Dieu nous préparera lui-même dans le ciel.

Voilà les scènes burlesques qui nous attendent et que l'Armée du Salut substitue à l'interprétation simple et respectueuse de l'Évangile. Nous ne conseillons à personne d'assister à ces conférences dans l'intention de provoquer du scandale. Nous préférierions qu'à l'arrivée de l'Armée, l'Autorité municipale lui déléguât quelques notables pour lui présenter, sur une planche à gâteau, les clefs de la ville, entourées de pain et de sel en signe de paix. Cela suffirait à faire comprendre à ces fougueux missionnaires, que la ville est conquise, qu'ils n'ont plus qu'à se retirer et à aller plus loin continuer leurs exploits. La musique de Lausanne pourrait saluer leur départ en jouant l'air :

Miss Booth s'en va-t-en guerre,
On ne sait quand elle reviendra, etc.

Les tendances cléricales de M. Gambetta.

Plusieurs de nos lecteurs se souviennent peut-être d'une certaine polémique, dans les journaux cléricaux de Genève et du Valais, qui avait toutes les allures d'une tempête dans un verre d'eau. C'était dans l'automne de 1879. M. Gambetta faisait une villégiature de quelques semaines sur les rives de notre lac. Le temps favorable conviant aux excursions, on se décida un jour à visiter le Val-d'Illiers. La caravane se composait de plusieurs voitures. Sur le siège de l'une d'elles, occupée par Gambetta et quelques amis, rayonnait la sympathique et joviale figure du défunt major M..., de Montreux.

Après avoir rapidement traversé la vallée du Rhône, puis gravi à pas lents la route abrupte qui conduit dans le haut de la vallée de la Viège, on éprouva le besoin de se rafraîchir, car on venait d'arriver au village de A... — Nous évitons les noms propres pour n'être désagréable à personne. — Un jeu de quilles, dans le voisinage de l'auberge, fixa l'attention de la société, et bientôt ce site champêtre, dans nos Alpes, devint le théâtre d'une lutte moins dramatique assurément, mais non moins ardente que celles qui jadis, sous le régime du dictateur, avaient ensanglanté les rives de la Sarthe et de la Loire.

Entre temps, un jeune ecclésiastique s'était approché du groupe des joueurs. Était-ce simple curiosité? Était-ce le désir, assurément excusable, de voir de plus près l'homme le plus considérable de la France?... Nous ne saurions le dire; mais, d'après ce qu'on racontait alors, l'honorable disciple de saint Augustin aurait fini par participer au jeu, sur l'invitation cordiale qui lui en fut faite.

Un prêtre jouant aux quilles avec Gambetta!... quel crime abominable!...

Le récit de cette aventure fit d'abord le tour de plusieurs journaux du Valais, et fut reproduit ensuite par d'autres organes de la presse romande, même par le docte *Journal de Genève*. Il paraît toutefois qu'on s'était mépris sur la localité, et qu'on avait attribué au curé du village, ce qui était le fait du vicaire du hameau voisin, ou *vice versa*. De là un orage terrible amassé sur la tête du pauvre

joueur, mais, en même temps, expédient ingénieux et hardi de la curie; car, si Rome a ses foudres, elle possède aussi son arsenal de ruses. Aussi se tira-t-elle bientôt d'affaire dans cette situation embarrassante, occasionnée par l'impardonnable légèreté d'un petit prêtre rural. Il arriva donc que le curé du village de B..., désigné par erreur, protesta hautement contre la calomnie. « Jamais, disait-il, on ne le verrait commettre un acte aussi abominable, en si mauvaise compagnie surtout! »

Quant au vicaire de A..., le véritable délinquant, il crut devoir se tenir coi. Cet incident n'eut pas d'autres suites; le silence se fit donc sur toute cette histoire; le clergé crut la morale suffisamment vengée, et le grand public finit par considérer la chose comme un de ces nombreux canards dont la presse régale de temps en temps ses lecteurs.

Un jour, cependant, la lumière se fit, pour quelques-uns du moins. L'écrivain de ces lignes, en compagnie d'un de ses compatriotes, eut l'occasion de voir M. Gambetta à Paris. C'était au Palais-Bourbon, car l'illustre tribun venait d'être investi de la présidence de la Chambre des députés. Nous passâmes par plusieurs salons superbes, conduits par des huissiers à la stature imposante, qui paraissaient avoir le tempérament de recevoir, avec un dévouement égal, leur salaire de tous les régimes, et de voir ceux-ci trépasser, avec l'indifférence philosophique des fameux fossoyeurs d'Hamlet.

Aujourd'hui qu'à peine la dépouille mortelle du grand patriote français vient de franchir le seuil de ce palais, ce souvenir se présente de nouveau et avec une certaine vivacité à mon esprit, et les comparaisons philosophiques ont un certain droit d'actualité.

Nous arrivâmes dans un troisième ou quatrième salon, décoré de Gobelins, au milieu duquel Gambetta était installé dans un fauteuil, devant une grande table. Il nous reçut avec cette politesse de cœur un peu familière qui ne le quittait qu'au moment où la situation faisait appel à l'homme public, et où tout son être subissait une transformation aussi instantanée qu'étonnante. Après avoir discuté ce qui tenait à notre mission d'affaires, la conversation prit une tournure plus générale. Je profitai de cette circonstance pour raconter à M. Gambetta tout le bruit qui s'était fait autour de son excursion au Val-d'Illiers, et la polémique qui s'en était suivie dans les journaux cléricaux. Il se laissa aller à son gai et franc rire, en confirmant d'ailleurs l'authenticité du fait et donnant des détails fort amusants sur la façon dont l'honorable ecclésiastique valaisan avait relevé et attaché sa soutane, afin de dégager ses mouvements pour mieux lancer la boule.

Gambetta termina ce récit par cet aveu très significatif: « Il faut convenir que ma première tentative sérieuse de me rapprocher du clergé, a eu un maigre succès. »

L.

Patinage et patineurs.

Ils n'ont décidément pas eu de chance cet hiver, les amateurs de patinage. Le beau froid sec, qui, en faisant relever les cols de manteau et rougir les nez,